

antérieures des lecteurs. Et faire attention, car tout ce qui est imprimé est considéré comme vrai : toujours vérifier sa copie avant de la rendre. Enfin, penser à ouvrir la réflexion et à l'interactivité : par des

questions, des propositions de débats...

3. Veiller...

En conclusion, l'une des meilleures choses à faire est peut-être tout simplement de

garder avec soi un carnet de "veille" dans lequel on notera toutes les idées journalistiques ou "anthropologiques" qui peuvent venir à l'esprit. Ecrire pour les jeunes, en presse, c'est rester à l'affût...

>>> Création de la section libanaise de la SCBWI

© SCBWI, section libanaise



Atelier d'illustration animé par Eva Montanari à Beyrouth, juin 2006

La SCBWI, Society of Children's Book Writers and Illustrators (Société d'auteurs et d'illustrateurs de livres pour enfants, www.scbwi.org) est une plateforme d'échanges entre écrivains et illustrateurs mais aussi éditeurs, bibliothécaires, libraires et toute personne concernée par la littérature de jeunesse. Elle organise deux rencontres annuelles internationales, à Los Angeles et à New York, et soutient la mise en place de plusieurs séminaires ou événements régionaux à travers le monde. Elle publie une lettre d'information bimensuelle et octroie des prix et des bourses.

Un groupe d'illustrateurs libanais s'est réuni un jour et, en parcourant la lettre d'information du SCBWI, a décidé de créer une section libanaise de cette association, avec pour mission

d'encourager les auteurs et illustrateurs de livres pour enfants à produire de meilleurs livres, représentatifs de leur propre culture. Cette section fut donc créée en mai 2006 à l'Université Libanaise Américaine de Beyrouth, en présence d'auteurs, illustrateurs, graphistes, éditeurs...

Le Liban connaît, ces dernières années, un intérêt grandissant pour le livre pour enfants. L'offre pour les adolescents et les tout-petits se développe, des efforts sont faits pour la promotion du livre, avec toujours le souci d'une meilleure qualité de la production... Mais l'offre de formation d'illustrateurs n'est pas grande, aucune université ni école professionnelle ne propose un diplôme en illustration, très peu a été fait en termes de concours, ateliers... C'est sur ceci que la section libanaise de la SCBWI a choisi de se concentrer, sur l'offre de formations qui encouragent les jeunes illustrateurs et les aident à développer leur talent, à produire de meilleurs livres.

Un premier atelier, animé par Eva Montanari, illustratrice italienne pour enfants, a eu lieu en juin 2006 et a abouti à un livre compilant les œuvres produites par les participants à cet atelier, afin de les faire connaître auprès des maisons d'édition. Ce livre sera mis à la disposition du public en janvier 2007, durant une exposition présentant les œuvres en question. Une série de conférences, d'ateliers, d'expositions, de présentations et de concours est prévue pour l'année prochaine, les détails seront disponibles sur le site <http://scbwilebanon.org/>

Yasmine Nachabe Taan

Coordinatrice du Graphic Design program,
Université Libanaise Américaine, Beyrouth, Liban

>>> La formation des éditeurs en Afrique francophone

Un contexte compliqué

Tous les spécialistes s'accordent à dire que, dans n'importe quel pays du monde, former des éditeurs est une tâche complexe pour la simple raison que le métier d'éditeur est lui-même multiple et divers.

Un éditeur est à la fois un gestionnaire d'entreprise et un acteur culturel. En tant que gestionnaire, il doit diriger une structure, ouvrir et consolider des marchés, engager des collaborateurs et les payer, sélectionner ses partenaires extérieurs, gérer son stock, ses

réimpressions... En tant qu'acteur culturel, il doit s'informer en permanence, connaître son public, sentir les tendances, être inventif et créatif, avoir une vision à long terme et une véritable politique éditoriale, savoir fidéliser de bons auteurs, aider les auteurs moyens à améliorer leur production...

Inutile de dire que cela ne s'apprend pas en quelques jours et qu'un stage de PAO (Publication Assistée par Ordinateur) suivi d'un atelier sur les signes de correction typographique ne transforme pas un stagiaire, même brillant, en éditeur à part entière.

En Afrique francophone, le problème se complique encore du fait qu'il n'existe quasiment pas de cursus universitaire destiné aux futurs éditeurs et que, à part dans de rares pays, très peu de maisons d'édition sont assez volumineuses et solides pour accueillir des stagiaires et les former "sur le tas", comme cela se pratique couramment en Occident.

Dans ce contexte difficile, on est obligé de sortir des sentiers battus, de tenter des expériences et d'innover. Une pratique de 10 ans sur le terrain m'a ainsi permis de faire un tri entre les types de formation qui semblent porter leurs fruits et celles qui ne méritent pas la dépense.

Je voudrais en particulier citer et détailler, dans les lignes qui suivent, deux types de formation qui me paraissent probants : l'assistance sur place et la formation/production.

L'assistance sur place

J'ai testé ce type de formation au cours d'un programme de 6 ans organisé par la coopération allemande (InWEnt) et destiné au personnel des maisons d'édition en langues africaines. Il s'agissait pour les formateurs de s'immerger dans la maison d'édition de chaque stagiaire et d'y passer plusieurs jours pour en analyser les points forts et les faiblesses et pour réfléchir avec le stagiaire et ses collaborateurs sur des solutions adaptées à leur contexte précis (taille de la structure, moyens financiers et humains, production et public).

L'assistance sur place peut concerner un thème précis, comme l'organisation du travail, la mise en place d'un système de gestion ou la collaboration éditeur/auteurs. Elle peut aussi revêtir un caractère plus large et couvrir la totalité ou un grand secteur de la chaîne éditoriale.

Ce type de formation présente l'avantage d'accompagner le stagiaire dans son travail réel et quotidien, lui permettant de poser toutes les questions qui se présentent, au fur et à mesure que les problèmes se posent, et d'obtenir des réponses concrètes à des interrogations précises. Par ses aspects pratiques, l'assistance sur place laisse des traces beaucoup plus durables dans la mémoire du stagiaire que tout atelier théorique. Le risque est moins grand de voir le stagiaire oublier les acquis de la formation et reprendre ses habitudes antérieures dès qu'il replonge dans les impératifs de son planning serré.

D'autres exemples d'assistance sur place montrent que ce type de formation et d'accompagnement porte réellement ses fruits. Je voudrais juste citer ici le remarquable travail fait par les Suédois (Projet Pilote pour L'Édition / 1992-1999) lors de la mise en place d'une véritable politique du livre scolaire en Tanzanie, impliquant les éditeurs privés du pays¹.

La formation/production

Comme tout type de formation participative et fondée sur du concret, la formation/production laisse des traces tangibles. À ce titre sa supériorité sur toute forme d'enseignement théorique n'est plus à démontrer. Son application à l'édition présente l'avantage de contribuer à l'enrichissement d'un fonds de qualité en édition africaine, ce qui se révèle surtout important lorsque l'on parle de l'édition en langues nationales.

Une des séances de formation/production que j'ai eu l'occasion de tester a pris la forme d'un atelier d'écriture et de production



réunissant six auteurs et six éditeurs. Les buts (et les résultats) de l'atelier ont été :

- d'aider les auteurs à créer sur place de courtes fictions de qualité,
- de dégager ensemble un certain nombre de critères de sélection et des grilles de lecture permettant aux éditeurs d'analyser objectivement les qualités et les défauts d'un texte,
- de jeter les bases d'un travail de collaboration fructueuse entre auteurs et éditeurs dans le but d'améliorer la qualité tout en respectant la susceptibilité, le talent et le rôle de chacun,
- de commander ensemble les illustrations de façon à enrichir le dialogue éditeur/illustrateur,
- de produire six petits livres prêts pour l'impression à la fin de l'atelier.²

Une autre expérience de formation/production a permis de créer une collection de manuels en coédition entre plusieurs éditeurs de différents pays africains. Au passage, toute la chaîne éditoriale a été abordée de façon concrète, chaque éditeur prenant en charge la réalisation complète de l'un des titres de la collection. Le rôle des formateurs a consisté à accompagner la production, soit sur place soit par e-mail.³

La formation de formateurs

On ne peut conclure sans aborder le point fondamental de la pérennisation de la formation et du transfert de compétences. Il me semble essentiel, lors de l'élaboration de tout projet de formation d'éditeurs africains, de penser à la façon dont les contenus et les méthodes pourront être transmis et démultipliés. De même, il serait souhaitable que la relève africaine soit plus aidée qu'elle ne l'est aujourd'hui : un organisme comme APNET (African Publishers Network), qui se bat avec des problèmes de budget et se charge de mettre sur pied des formations nationales et sous-régionales, devrait pouvoir obtenir de véritables formations pour ses formateurs, non seulement sur le plan des contenus mais aussi sur celui des méthodes.

Sylvia Dorance

Éditrice et consultante pour les métiers du livre

¹ Voir à ce sujet : *Changing Public/Private Partnerships in the African Book Sector*. Paul Brickhill, Chris Chirwa, Bengt Lindahl. Perspectives on African Book Development Series, N° 15, ADEA [Association for the Development of Education in Africa] Working Group on Books and Learning Materials and the Sub-Saharan Publishers, Accra, 2006. ISBN 92-9178-056-1 (page 217 et suivantes).

² Atelier réalisé avec l'ANACLAC (Association Nationale des Comités de Langues du Cameroun), Yaoundé, Cameroun. Les livres produits sont disponibles auprès de l'éditeur : nacalco@camnet.cm.

³ "Éditer en Afrique" : une collection de manuels sur les métiers du livre, disponible chez les différents coéditeurs. Edilis/Côte-d'Ivoire : edilis@africaonline.co.ci ; Alpha/Niger : edialpha@intnet.ne ; ARED/Sénégal : ared-ed@enda.sn ; Gandal/Guinée : gandal@mirinet.net.gn ; Jamana/Mali : jamana@timbagga.com.ml

La formation et l'APNET, association panafricaine d'éditeurs

L'APNET, association panafricaine d'éditeurs, regroupe 46 membres de 46 pays. La formation est l'une des ses activités de base, réalisée à travers son African Publishing Institute, API. 45 stages ou cursus avaient été réalisés depuis 1996 jusqu'en 2003 en collaboration avec divers organismes (20 régionaux, 45 nationaux, 5 dans des universités) et trois manuels publiés¹. L'association souhaite aujourd'hui dans sa politique de formation à l'édition et à la gestion d'entreprise, que ses cours soient sanctionnés non plus par des certificats d'assistance mais par des diplômes d'institutions reconnues : celles avec lesquelles elle travaille déjà mais aussi d'autres avec lesquelles elle souhaiterait nouer des liens, comme

l'université Oxford Brookes en Grande Bretagne. La planification pour 2006-2007 inclut des cours (édition, maquette, marketing, communication) aux universités de Pretoria (Afrique du Sud), Kumasi (Ghana), Moi (Kenya) et Yaoundé (Cameroun), un atelier lors de la Foire du Livre du Nigéria, et des formations à une université non africaine. Pour ceci, APNET doit chercher des financements... qui devraient venir d'instances francophones pour des cours bénéficiant à des participants francophones...

APNET : www.apnet.org; apnettrade@yahoo.com

¹ Promise Moyo, *Editorial Functions and Procedures* ; Lilian T. Sakupwanya, *Professional Skills for Publishers* ; Janet Nyeko, *Book Marketing, Sales and Distribution*. Ils sont vendus par Book Aid International en Grande-Bretagne (www.bookaid.org) et par APNET (Accra) en Afrique.

S'engager dans le métier d'éditeur ne passe pas nécessairement par un cursus cadré de formation. Les chemins d'accès se révèlent singuliers, même si à l'origine du projet se manifeste une motivation personnelle très mobilisatrice. Les parcours de Béatrice Lalinon Gbado, créatrice de Ruisseaux d'Afrique, au Bénin, et de Agnès Gyr-Ukunda, créatrice de Bakamé, au Rwanda, maisons d'édition spécialisées en livres de jeunesse, sont éclairants à plus d'un titre.

>>> Comment me suis-je formée au métier d'éditrice ?

© Ruisseaux d'Afrique



Face à cette question, je me demande ce qui a plus d'intérêt. Que je vous dise comment je me suis formée ou que je vous laisse voir mon cursus, mon point de départ, mes forces et faiblesses, difficultés de parcours, solutions apportées ? Pour donner un peu d'épaisseur humaine à mon propos, je vais essayer de vous laisser lire les deux.

À la base, une motivation essentielle...

La motivation essentielle qui m'a poussée à me former était de réussir à faire des livres de qualité. La qualité d'un travail éditorial de fond qui apporte une réelle valeur ajoutée au manuscrit et honore la créativité des auteurs, ainsi qu'une attention à la qualité de la forme, qui valorise le contenu, le travail des auteurs et des artistes.

Je suis habitée du goût du travail bien fait, d'une aspiration à un professionnalisme fructueux et efficace, gage d'une compétitivité internationale.

En 1998, lorsque j'ai réalisé que je venais de fonder une maison d'édition, j'avais déjà des atouts, mais aussi et surtout j'avais identifié mes points faibles. Quand je relis mon parcours à ce jour, je me rends compte que de façon dynamique :

- J'ai cherché à me former dans les secteurs où je me sentais des failles
- J'ai intégré ce que j'apprenais à nos réalités de petite maison d'édition béninoise, africaine
- Je me suis ouverte à l'accompagnement suggéré par diverses institutions francophones ou panafricaines appuyant le secteur du livre
- J'ai aussi été à l'école de l'enfant et du jeune, le groupe cible de l'activité des éditions Ruisseaux d'Afrique.

Avec des points forts et des points faibles

Tout a commencé par une impasse, avec l'impossibilité de trouver dans les années quatre-vingts une maison d'édition qui accepte de m'éditer. Elles n'étaient pas légion et celles qui existaient, comme NÉA-Togo, ne trouvaient pas de sens à ce que je leur proposais. Plus forte que cette indifférence, ma conviction que l'édition africaine portait en elle une grande partie de la responsabilité éducative des enfants d'Afrique, m'a déterminée à aller plus loin. En faisant de l'autoproduction de 1991 à 1998, j'ai donc vécu dans ma chair, de façon embryonnaire, par tâtonnements, l'expérience des exigences d'une production éditoriale, étape par étape ; de la conception à la commercialisation. Cette expérience m'a aguerrie, car elle m'a permis de pouvoir nommer clairement nos besoins.